

GALERIE DES NOÉSOLOGUES ILLUSTRÉS

Jean Guilton

Ce n'est pas l'écrivain catholique qui nous retiendra ici, mais l'auteur d'un *Nouvel Art de Penser*, petit ouvrage plein de charme écrit juste après-guerre. Le professeur avait jugé bon de prendre de la hauteur par rapport à l'enseignement et de proposer aux esprits en formation désireux de penser toujours mieux quelques directions de travail sur soi. Ses conseils s'adressent plutôt à des littéraires, mais de manière large : toutes les humanités peuvent en bénéficier.

Jean Guilton a placé son développement sous les auspices de Leibniz, lequel avait lancé le mot d'ordre d'un art qui fût à la fois celui d'*inventer* et celui de *juger*. Cette ligne directrice ne nous retiendra cependant pas trop. On peut se contenter de ce que chacun des thèmes traités apporte par lui-même, presque indépen-damment des autres.

Le premier des cinq chapitres porte sur l'*admiration*, le mot étant pris en son sens originel : admirer, c'est être surpris et captivé à la fois ; c'est rencontrer la nouveauté inattendue qui va ouvrir des portes insoupçon-nées et contribuer par là à enrichir l'esprit, si ce n'est l'âme entière. En favorisant l'admiration, on se retient de comprendre trop vite, et donc de juger trop vite. On gagne, par conséquent, à rendre l'attente active. En prévision d'une rencontre à venir (lecture, œuvre d'art ou autre), on peut se préparer en s'interrogeant sur ce que l'on pense y trouver, sur ce que l'on en attend en termes de savoir, de pensée, ou tout aussi bien de sensations. L'admiration naît alors des écarts imprévus entre ces attentes et la rencontre.

Un autre chapitre est consacré à l'*élection*, c'est-à-dire au choix de ce qui domine, dans un texte ou dans une œuvre. Il s'agit donc de la recherche de l'unité, attitude nécessaire mais pouvant tourner à l'excès appauvrissant si on la pratique de manière trop systématique et trop poussée. Ici comme ailleurs, Guilton, après avoir présenté son propos et l'avoir appuyé de références solides (Taine et Bergson en l'occurrence), prend soin de mettre en garde contre les dangers de l'abus, invitant sagement à la mesure et au discernement.

À l'inverse de la recherche d'unité, le thème de la *distinction* invite à démultiplier, à diviser, à distinguer les sens d'un mot, à comparer des choses à première vue semblables pour relever leurs différences. Ce chapitre-là est loin d'être le plus fort. Guilton y fait preuve de plus de retenue que dans les autres, allant jusqu'à plaider, à rebours, l'amalgame des sens, arguant de ce que la confusion, bien que nous nous effor-cions de la fuir, a peut-être « de secrets avantages ». Franche, en tout cas, est l'orientation théologique de la conclusion, où la préférence est donnée à l'unité sur la multiplicité...

Le dernier chapitre, à l'inverse, est une belle envolée sur l'idée de *contradiction*. La nécessaire prudence, tout en s'exprimant ici ou là, reste limitée à l'indispensable. L'ensemble est vif et toute réticence de fond en est absente. La contradiction est bien connue des jeunes dissertateurs, qui apprennent tôt à s'appuyer sur l'opposition du pour et du contre. Au-delà de cet exercice un peu

fruste dans son principe, Guitton invite à étendre la démarche, à en faire une attitude de l'esprit. Il invite à entretenir l'art du procès contre soi-même. Il conseille même de s'appuyer sur la vigueur de la négation poussée jusqu'à la supposition de l'impossible en vue de tenter de produire l'invention de l'inattendu, à l'instar des algébristes de la Renaissance qui, en transgressant les règles de leur art, inventèrent les nombres imaginaires. Tout naturellement se présente alors la dialectique, qu'il convient de pousser jusqu'au point où l'opposition des contraires engendre le tiers qui les dépasse.

Le *Nouvel Art de Penser*, on le voit, ne se contente pas de conseiller le lycéen qui apprendrait à dissenter. Pour le moins il s'adresse à l'étudiant qui ambitionne, par delà examens et concours, de croître en force et en habileté, d'armer son intellect pour toute la vie. Guitton n'a pas prétendu offrir une méthode universelle. Il a proposé les réflexions et les conseils que lui permettaient une culture classique riche et maîtrisée, couplée avec l'expérience d'un enseignement de qualité. Occuper au mieux les années de captivité avait sans doute mûri le semblant de doctrine qu'il nous a ainsi transmis.

Le point le plus fort, peut-on penser, est l'invitation à l'aller et retour entre la recherche synthétique de l'unité, toujours à pousser à sa pointe extrême, et le travail infini d'analyse par comparaison, distinction, opposition, contradiction. En revanche, si le double mot d'ordre, inventer et juger, mérite le salut, un thème d'importance s'y trouve trop à l'étroit : celui de la compréhension, qui ne reçoit aucun développement. Un normalien comprend difficilement peut-être que certaines choses soient difficiles à comprendre... Une autre faiblesse est à remarquer, non pour en faire reproche mais parce que chacun de nous se doit de dépasser les meilleurs des maîtres : l'absence de référence à un savoir d'ensemble. Elle ne peut manquer d'être sensible à un scientifique, pour qui la compréhension, le jugement et l'imagination se développent sur un terreau qui est la connaissance d'une doctrine constituée, dans laquelle il faut s'immerger préalablement et longuement. L'équivalent existe moins chez les littéraires et autres humanistes. La philosophie offre cette unité doctrinale, mais démultipliée par la diversité des points de vue. L'histoire s'y efforce. Il est vrai que ce que les belles-lettres proposent, sous ce rapport, ressemble plus à de l'unité par agglomération, mouvante qui plus est ; et que la fonction du savoir y est donc autre.

*